

UNE OPERATION INTER-ARMES.

Ce jeudi 9 mars 1961 se présentait comme une journée bien maussade, une de plus ! Depuis plus d'un mois que nous étions dans le massif de COLLO, nous n'avions guère vu le soleil, si ce n'est, quelquefois, bien rapidement, à travers une déchirure de l'épaisse couche nuageuse dans laquelle nous étions noyés en permanence.

A la longue, ce brouillard devenait de plus en plus pénible à supporter. Nous en étions à souhaiter la bonne pluie d'un orage d'été, cinglante et rafraîchissante à la fois, et se terminant, en fin de compte, par la victoire resplendissante du soleil. Nous aurions, tout aussi bien, espéré de bonnes chutes de neige, froides certes, mais vivifiantes et avec, là encore, l'espoir d'un soleil éclatant sur un paysage de blancheur. Hélas, nous étions plongés dans un monde glauque et sans relief que couronnait un froid et une humidité qui nous imprégnaient insidieusement.



Campement du PC de l'EMT1 à SIOUAN (un jour sans brouillard)

Le lieu même où nous bivouaquions ne portait pas à l'optimiste. Sinistre, ce poste de SIOUAN dont le nom évoquait plus une lointaine muraille de Chine qu'un fortin de l'Algérie actuellement bien Française. Depuis les guitounes du PC, nous n'apercevions même pas celles des deux compagnies établies un peu plus loin sur la plateforme et encore moins le « bordj » où s'enfermait, frileusement, une poignée de soldats. Notre seul horizon, si l'on peut dire, était les lisières de ces bois noirs qui nous cernaient.

Ce décor, et surtout ce climat, auraient suffi à rendre neurasthéniques un régiment d'Écossais tout entier.

Nos officiers étaient partis, dans la matinée, invités à un briefing au PC du Colonel au col du TERRAS. En attendant des ordres qui ne venaient pas, notre inactivité nous pesait et nous nous demandions combien de mois devrions-nous encore rester dans cette zone où les résultats tardaient à venir. Par deux fois déjà, des opérations avaient été annulées à cause de l'épais brouillard. Il y avait, certes, la crainte, toujours possible, d'une méprise entre les unités mais il y avait, surtout, l'impossibilité d'utiliser l'arme aérienne avec sa capacité d'observation et d'intervention. Dans ces conditions, les rebelles avaient tout loisir de jouer au chat et à la souris avec nous. Bien entendu, nous étions le chat mais un chat aux yeux bandés. ... Ah ! si nous pouvions avoir, ne serait-ce qu'une bonne journée, de soleil, nous saurions la mettre à profit pour dénicher les derniers HLL se cachant au fond des bois.

Peu avant l'heure du repas, les JEEP des officiers surgissent du brouillard. En tête, le Cpte L'HERITIER commandant, par Intérim, le 1^{er} Bataillon (le Cdt DUMETZ étant en permission), suivi de l'officier OPS, le Cpte CHARBONNIER puis le Lt RUFFEL (qui n'est plus avec nous que pour quelques jours seulement), enfin, fermant la marche, le Toubib, Le S/Lt SOUSSE. Surprenant ! Ils ne sont pas restés pour déjeuner avec le Colonel ROLLIN. Il est vrai, nous l'avons déjà constaté, que nos officiers ne semblent pas apprécier, plus que cela, le nouveau chef de corps. Il a du mal à s'imposer à des vieux briscards, comme le Cpte L'HERITIER, qui avaient trop pris l'habitude d'être commandés par de « vrais chefs ».

Pour l'heure, nos officiers sautent de leurs véhicules et leurs airs semblent plutôt réjouis. Le Cpte CHARBONNIER annonce :

- « *Dépêchez vous de casser la croute ! On démonte le camp. Prêts pour le départ à 14 h. Nous allons nous installer au col du TERRAS. Le PC du régiment nous laisse la place, Ils descendent à COLLO* ».
- « *Demain : Opération Inter rrr... Armes. Le beau temps arr rrr ive !* » Ajoute-t-il, avec le léger accent de son Berry natal.

A peine avons-nous remonté le bivouac au col de TERRAS que la prédiction du Capitaine semble se réaliser. Le soleil commence à percer au travers des nuages et la journée se termine par un beau ciel bleu auquel on ne croyait plus. Le Lt RUFFEL distribue, à chacun, les tâches et les instructions pour l'opération à venir.

A propos : « C'est quoi une opération Inter Armes ? » interrogent certains qui aiment bien qu'on leur mettent les points sur les I.

Il s'agit, tout simplement, d'une opé où interviendront les trois Armes : Armée de Terre (nous), Armée de l'Air (ça, nous en avons l'habitude) et la Marine (?). Nous voyons mal les marins s'aventurer sur la terre ferme, surtout quand elle est aussi escarpée que celle de ce massif. Pour l'instant, nous n'en saurons pas plus. Nous verrons demain !

Le propre d'un P.C. est de pouvoir communiquer et notre arme principale est la radio. Chaque officier a son opérateur radio, de plus le service « Transmissions » nous accompagnera avec deux postes supplémentaires. A sa tête : Le Sergent-Chef LAURO, secondé par le Caporal-Chef MARTIN et assisté d'un opérateur. En outre et pour faire bonne mesure, je suis désigné pour porter un poste dit « de secours ». Je suis soulagé car nous n'emporterons pas, pour cette opération, de C9, ce matériel représente pour ceux qui le trimbale, une corvée redoutable. Nos armes actuelles ce sont des C10 beaucoup plus légers et transportables. Je me souviens que, pendant les manœuvres en France nous avions des SCR-300 qui devaient facilement peser le double. Nous partirons donc avec 7 postes (plus les piles...). - « *Et, n'oubliez pas les PP8 !* » Nous lance le Cpte L'HERITIER. Les PP8 sont de petits postes à faible portée, permettant de communiquer entre les sections. Il faut traduire : Dans le langage de notre Chef de Bataillon (ff), le PP8, par sa ressemblance (vague) avec une bouteille de vin, désigne tout ce qui peut se boire. ...

A part cela, pas de paquetages, pas de vestes matelassées. Nous devons être légers car il y a de la marche pour toute la journée. 1 boîte de ration, 1 morceau de pain et le bidon (PP8) que l'on remplit en fonction de sa religion.

Ce vendredi 10 mars 1961, nous nous réveillons à 3 heures du matin pour un départ à 4 h 30. Premier temps, les véhicules nous conduisent, en « Black-out », par les pistes, à l'extrême nord du massif. Ce n'est pas la première fois que nous partons en pleine nuit et que nous roulons ainsi. Chaque conducteur connaît les consignes de route : Pas de phares ni de feux de positions, on se guide en suivant l'ombre du véhicule qui roule devant. Peu de bruits de moteur, il faut éviter les rétrogradages, les doubles pédalages, etc. ... Comme nous devons nous déplacer sur les routes de crêtes et rester à altitude à peu près constante, il n'y a pas d'excuses pour faire hurler les moteurs. Toutes ces précautions peuvent sembler dérisoires, car, bien entendu, nous ne pourrions éviter d'alerter des observateurs proches, s'il y en a. L'essentiel est de ne pas réveiller toute la montagne et de ne pas donner l'alerte à des kilomètres de distance.

Toutes ces précautions ne nous empêcherons pas d'avoir un petit problème (un instant d'émotion plus exactement) que j'ai raconté dans la « La Mechta Joyeuse » (Vol I, page 345), quand notre JEEP sortira de la piste.

Parvenue le plus au nord possible du massif, la piste oblique, ensuite, pour redescendre vers COLLO. C'est à ce point que nos véhicules nous abandonnent (en RZ 32 E 31, si vous pouvez vous situer sur une carte, en coordonnées chasse). Nous nous regroupons, en silence, pour une petite marche de nuit dans une forêt particulièrement sombre. La lune s'est maintenant couchée. Nous progressons lentement sur une étroite ligne de crête. Il ne s'agit pas de se perdre ni de faire une chute dans les ravins qui nous entourent. Heureusement, la Harka nous encadre. La moitié avec le Lt RUFFEL, en avant, l'autre moitié, avec le Sergent ALAZETTA, ferme la marche.

Bientôt, nous sortons de l'obscurité des chênes lièges et nous nous arrêtons sur ce qui semble être la fin du promontoire. Au delà, c'est le vide. Déjà le ciel s'éclaire et annonce l'aube.

Nous stoppons à cet endroit car il faut, maintenant, établir les liaisons avec les compagnies.



Le jour se lève. Le PC a établi les indispensables liaisons radios.

On distinguera (peut-être ?) de G. à D. Un opérateur radio (debout), le Lt RUFFEL (debout), le Cpte CHARBONNIER (assis prêt du feu) et bien d'autres...

Cela peut ne pas sembler évident car le « silence radio » a été passé en consignes impératives. En effet, toutes paroles échangées peut se répercuter très loin dans la montagne. Nous utilisons donc un code qui consiste à couper le bruit de fond par l'appui sur la touche émission du poste. Ce bruit de fond n'est audible que par l'opérateur qui a l'oreille collée à son combiné. C'est une sorte de Morse mais très discret. Chaque compagnie a son code qu'elle doit nous faire parvenir dès sa mise en place sur les bases de départ.



Le PIPER de l'ALAT (CESSNA L19 en réalité).

Ça y est ! Toutes nos unités ont indiqué qu'elles étaient prêtes. Encore quelques minutes d'attente pour que le PIPER, qui vient de décoller du terrain de COLLO, soit au-dessus de nous et c'est le TOP de départ.

Partant des hauteurs, les gars vont devoir ratisser une zone particulièrement difficile car le massif se termine là et le terrain constitue une descente vertigineuse jusqu'à la mer.

A l'extrémité nord du massif, pratiquement au niveau de la mer, existait une maison forestière du nom de TABELLOUT. C'est vers cet endroit, en principe inaccessible, que doit converger le ratissement car un « renseignement » nous signale l'existence, dans les parages, d'une infirmerie fell. Le massif de COLLO a ceci de particulier qu'il s'étend du Sud vers le Nord contrairement aux chaînes de l'Atlas qui, elles, sont orientées Est – Ouest. C'est un peu comme une arête de poisson plantée perpendiculairement à son épine dorsale. Cette arête se termine donc brusquement, au Nord, par un écroulement brutal dans la Méditerranée. Dans sa partie centrale, la plus haute, le massif avoisine les 1300 m., ici il domine encore de près de 1000 m la mer qui le cerne de partout.

Maintenant que le « silence radio » est levé, nous attendons la suite de l'opération. Nous en profitons pour nous réchauffer à un petit feu car il fait vraiment frisquet. A ce moment du jour, le soleil est souhaité avec impatience. C'est lui qui nous réchauffera et nous éclairera sur notre position. Brusquement, quelque part vers le Nord-est, un disque de feu émerge de l'élément liquide et nous éblouit d'une lueur insoutenable. Cela ne dure que quelques instants mais quel spectacle !

La réverbération diminuant, au fur et à mesure que le soleil s'élève, nous pouvons enfin voir les contours puis les détails du site où nous sommes. Devant nous, vers le Nord, un paysage sauvage et superbe fait d'énormes blocs de rochers et de pins maritimes, c'est le cap BOUGAROUN. Sur notre côté droit, vers l'Est, s'ouvre une profonde entaille découpée par un oued qui débouche dans une belle anse bordée d'une plage de sable étincelant.



Le ciel bleu, les pins, la plage, la mer... et au milieu de la baie : le PC flottant du Régiment.

Dans la baie, il y a un bateau ? Les jumelles passent de main en main pour observer ce navire de guerre (bien petit en vérité) battant pavillon tricolore. C'est le « **PC flottant** » de « notre » Colonel. Dans le même temps, la radio de « SOLEIL » (indicatif du PC du Régiment) nous annonce la réussite du « débarquement ».

Certes, ce n'est pas OVERLORD ! mais, maintenant, nous comprenons la manœuvre : Pendant que les Cie 2, 3 et CP (anciennement la 4) crapahutaient depuis les hauteurs, la 1^{ère} était amenée à bord de LCI.

(LCI = Landing Craft for Infantry : bateau de débarquement pour infanterie pouvant transporter 182 hommes ou 75 tonnes de matériel, ne pas confondre avec les LCT qui servaient pour les Tanks).



La 1^{ère} Cie, aux ordres du Lt ARRIGHI, après avoir pris pieds sur la plage remonte, maintenant, rapidement vers la montagne, en direction de l'endroit présumé où doit se situer l'infirmerie rebelle. Au milieu de la baie, le navire, armé d'un seul canon mitrailleur, surveille la côte.



Un Bêret Noir, depuis le PC flottant, observe attentivement les alentours.
Le PC de l'EMTI est, lui, sur la hauteur que l'on aperçoit au second plan.

Les communications radios nous permettent de suivre les progressions des unités. Ceci ne nous empêche pas d'admirer la beauté du site. Pour l'instant, tout est tranquille, mis à part les commentaires un peu acerbes des compagnies qui progressent dans un terrain qualifié de « difficile ».



Le Cpte CHARBONNIER et son radio observent la baie.

La matinée s'écoule et , avec les camarades DAMANDE et ALAZETTA, nous commençons à nous dire que c'est bientôt l'heure du casse-croûte.

A peine avons-nous eu le temps de sortir les rations et les PP8 qu'une pétarade nous parvient des profondeurs des ravins au dessous de nous. En approchant des ruines de la maison forestière, un groupe de rebelles vient d'être repéré. Plus exactement, nos voltigeurs ont aperçu des silhouettes d'hommes en fuite.

Ces ombres qui bondissent, de rochers en rochers, sont restées insaisissables malgré le feu nourri des nôtres. Apparemment ils ne cherchent qu'à s'enfuir sans combattre. Peut-être, même, ne sont-ils pas armés ?

Quelques instants passent quand le Piper, qui a plongé en contrebas de nous, annonce avoir repéré des « gus » qui essayaient de remonter la pente. Ils sont juste au dessous de nous à environ 300 m . Pas d'affolement de notre côté car il s'agit d'une distance verticale et il faut un peu de temps pour remonter une telle dénivelée. Le Lt RUFFEL et le Sgt ALAZETTA disposent la harka en bordure du

ravin, non pour empêcher la fuite des rebelles, car nous ne sommes pas assez nombreux pour garder toutes les cimes, mais pour protéger le PC au cas où les « gus » auraient la mauvaise idée de s'inviter à notre casse-croûte. Ahmed est au lance-patates, ALAZETTA, a pris le FM AA52, arme qu'il sait utiliser, il l'a prouvé récemment, sur les bords de l'oued RHUMEL, en abattant huit fellas.

Dans le même temps, le Piper a averti une patrouille aérienne qui rodait non loin de là. Ils arrivent rapidement. Très rapidement ! car les trois points noirs, qui sont apparus dans le ciel, grossissent à vue d'œil et piquent directement sur nous. En fait, ils vont droit sur la fumigène que le Piper, pour marquer l'endroit où il a vu les gus, vient de larguer.

Je ne sais plus qui a crié « *Attention à vos bérets !* ». Sur le coup, j'ai d'abord cru que l'on nous recommandait de penser à mettre nos coiffures pour ceux qui seraient, éventuellement, tête nue. Cette coiffe constitue, en effet, un moyen de repérage pour les forces aériennes. L'instant d'après, j'avais compris que c'était plutôt un conseil pour éviter que nos bérets suivent les avions dans leur plongée vers l'abîme. Le mot « impressionnant » est faible pour décrire le fracas des moteurs, le bruit des rafales. Les fuselages, qui nous paraissaient énormes, passèrent une première fois juste au-dessus de nos têtes pour basculer dans le fond du ravin. L'instant d'après, de l'autre côté du talweg, les bolides ressurgissaient, les uns après les autres, et grimpaient à la verticale pour terminer par une superbe boucle qui les ramenaient vers nous pour un autre passage.

Durant ces manœuvres, nous eûmes loisir d'admirer, par le dessous, ces appareils : Les trappes de train et surtout, les canons des mitrailleuses d'où sortaient des traits rouges marquant le début des longues rafales du « straffing ». À chaque passage, nous ressentions le besoin de nous écraser au sol, de rentrer la tête le plus possible dans les épaules et, en un geste un peu puéril, de mettre la main sur ces sacrés bérets, tant notre crainte était grande de les voir happés par le vent des hélices.

Ces avions qui, aujourd'hui, nous font courber la tête ce sont des **T-28**, appareils relativement récents dans le ciel de l'Algérie. Plutôt que de faire appel aux T-6 de l'ALAT, notre Colonel a obtenu l'intervention de l'Armée de l'Air, justifiant, ainsi, pleinement, le titre **d'opérations inter-armes** pour cette journée.

T-28 : À la fin de l'année 1959, le gouvernement, prévoyant une guerre longue, a commandé 150 appareils de ce type (dénommé FENNEC) pour remplacer les bons vieux T-6 à bout de souffle.

Légèrement plus gros, beaucoup plus récent (il date de 1948 alors que les 1^{er} T-6 sont sortis en 1937), beaucoup plus puissant et manœuvrable, le T-28 est un avion de guerre. (le T-6 étant un avion d'entraînement qui a dû attendre l'Algérie pour participer à une guerre). Le T-28 est doté de 4 mitrailleuses de 50, alors que son prédécesseur n'avait que 2 mitrailleuses de 30.

Les avions qui interviennent aujourd'hui viennent de la base de Philippeville.



Un North American T-28 « FENNEC », dans le ciel de l'Algérie

Bientôt, le Leader de la patrouille nous annonce : - « *Nous n'avons plus de munitions mais il nous reste du carburant (c'est heureux !). Voulez-vous que l'on vous fasse une petite démonstration ?* ».

Nos autorités acquiescent avec enthousiasme. Les aviateurs nous font, alors, une présentation de leur matériel, digne des grands meetings : Boucles (Loopings) et tonneaux s'enchaînent dans le ciel bleu et sans nuages de ce décor sauvage. Quand, dans un dernier passage, ils viennent nous battre les plans encore très bas au-dessus de nos têtes, oubliant totalement qu'il puisse y avoir, éventuellement, d'autres spectateurs, nous sommes plusieurs à nous lever et à agiter nos bérets en signe de remerciement.

Après le spectacle, l'opération se poursuit. Le Piper ne voit plus de gus (se sont-ils évaporés ?).



En contrebas, nous entendons quelques explosions. Ce sont les Cies qui nettoient les installations rebelles, à l'aide de pains de plastiques et de grenades incendiaires au phosphore. De toute évidence l'infirmerie a été déménagée. Des emballages de médicaments et des pansements tachés de sang témoignent, seuls, du rôle dévolu à ce lieu. Mais qui étaient les types aperçus avant l'intervention aérienne ? Difficile d'admettre, s'ils étaient prévenus et avaient évacué le matériel, que quelques-uns soient restés là car ils ne semblaient même pas être constitués en comité d'accueil.

Nous profitons des ces instants de paix pour nous occuper sérieusement de nos casse-croûtes. J'en profite, aussi, pour prendre quelques photos comme celle ci-contre où l'on peut voir (de G. à D.) les camarades DAMANDE, ALAZETTA et, à l'arrière plan, AHMED.

Aujourd'hui, nous avons droit à un ciel uniformément bleu et transparent. Pas de nuages et pas de brumes. Le soleil, qui doit, maintenant, approcher de son zénith, commence à taper dur.

Certains, tel notre chef de bataillon, le Cpte L'HERITIER, en profitent pour faire un petit somme

à l'ombre d'un pin.

A l'exemple de notre chef, la léthargie nous gagne. Il doit être 13 heures quand le PC du régiment nous demande de faire mouvement vers eux. Bien évidemment, ce n'est pas le PC, aujourd'hui flottant, qui risque de venir à nous. Descendre une dénivelée de 1000 m, cela peut sembler plus aisé que de monter. ... et pourtant, dès le départ, cela ne s'avère pas aussi évident que cela. Parmi les gros blocs de rochers qui surplombent le vide, nous cherchons un passage qui ne soit pas une chute. Nous finissons par emprunter une ravine qui nous mène, sans détours, vers le bas.

La descente est mémorable et les chutes sont nombreuses, sans gravité heureusement. Ce qui est agréable, lorsque l'on trimbale un poste de radio, ce qui est le cas pour moi aujourd'hui, c'est de l'oublier et de sauter d'un rocher ou de glisser dans un éboulis. Le matériel prend alors immanquablement du retard dans sa chute et nous arrive brutalement sur le dos, voire sur la tête, au moment de la réception.

Notre progression, je devrais dire « dégression » puisque nous descendons, est ralentie non seulement par les nombreux obstacles naturels mais, également, par une prudence élémentaire. La zone, où nous passons, est celle-là, même, où ont été repérés les gus et où les aviateurs, tout à l'heure, ont canardé sans retenue. Nous faisons donc quelques haltes pour permettre aux harkis de s'assurer qu'il n'y a pas de surprises.



Enfin, vers 16 heures, nous suivons le cours de l'oued et nous apprêtons à déboucher sur la plage. Une dernière surprise nous attend : Le flot du torrent est arrêté par le sable et son cours longe parallèlement la plage avant de trouver un passage vers la mer. Bien que les gens du PC soient considérés comme des « pieds au sec », nous n'hésitons pas à nous déchausser pour traverser ce dernier obstacle. C'est une façon de rafraîchir nos extrémités inférieures mises à rudes épreuves par ces trois heures de marche. Bien que le lit soit large et peu profond, l'eau n'a pas encore profité de

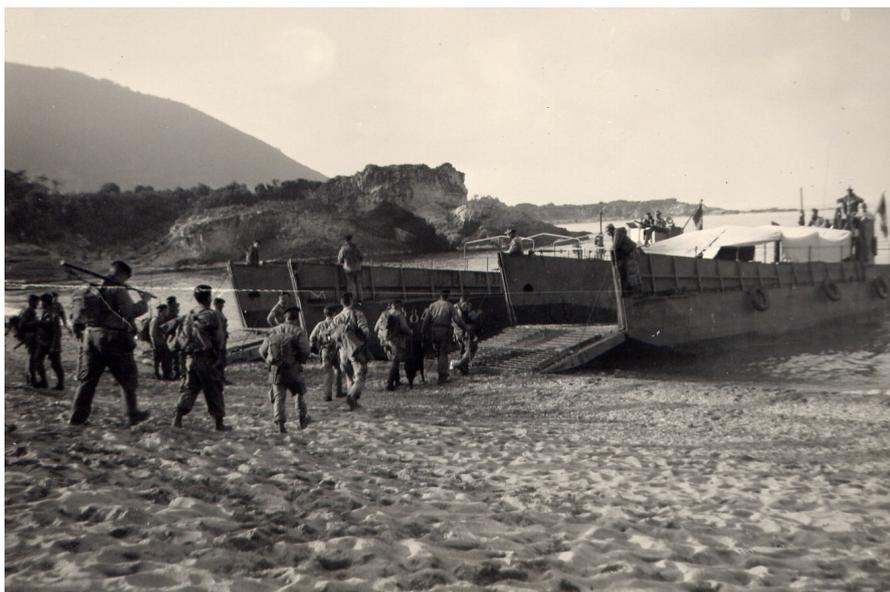
cette journée de soleil. Provenant du haut de la montagne, elle est vraiment glacée. Nous ne nous attardons pas à barboter et, bientôt, le contact du sable fin de la plage nous réchauffe agréablement.

Venant d'être refroidis, nous hésitons, bien sûr, à répondre à l'invitation de la belle bleue qui s'étale devant nous. Avec la bénédiction du Lt RUFFEL, nous sommes encore quelques-uns à poser armes et bagages pour notre premier bain de mer de l'année. ... Pas de regrets car elle est vraiment bonne.

Devant nous, nous voyons de près ce **PC flottant** sur lequel quelques camarades du PC du régiment se prélassent.



Une à une, les Cies arrivent à leur tour. La plage commence à devenir aussi fréquentée que Deauville (les starlettes en moins).



Fin d'opération : Embarquement.

Il est exactement 17 heures quand l'ordre d'embarquement est donné. Cette fois, nous prenons tous la mer à bord de plusieurs LCI mises gracieusement à notre disposition par la Marine Nationale.

Avec le temps, radieux de cette belle journée, la mer est on ne peut plus calme et personne n'aura le mal de mer cette fois-ci. En fait, le voyage est rapide et bientôt nous débarquons dans le port de COLLO.



Débarquement dans le port de COLLO.

Notre arrivée dans le port de COLLO pourrait marquer le terme de ma narration de cette belle journée du 10 mars 1961.

Toutefois, une surprise en attendait quelques-uns qui n'avaient pas encore eu l'occasion de se promener ici.

Dans le port, le seul navire d'un tonnage important, hormis les bâtiments de la Marine, était un cargo dont le nom, en caractères cyrilliques, ne pouvait faire douter de sa provenance.



Dans le port de COLLO : Cargo RUSSE en attente de chargement des ballots de liège (à droite) récoltés dans le massif.

« **Les RUSSES viennent donc nous narguer jusque sur les côtes de l'Algérie** », disent certains. **Mais NON**, c'était une simple opération commerciale. Ils viennent nous acheter le liège pour le transformer en bouchons de champagne (en attendant de leur vendre nos bouteilles).

Samedi 11 mars 1961 : « DEBRIEFFING ». Après une telle opération, nous sommes, pour deux jours, de repos à COLLO, près de l'aérodrome. Le Cdt DUMETZ rentre de permission. Il est mis au courant par le Cpte L'HERITIER qui va nous quitter pour rejoindre, dans un 1^{er} temps, AÏN ABID. Le Cdt se fait expliquer la brillante opération de la veille et commente les piètres résultats. Secrétaires et radios sommes toujours à l'affût des tensions qui peuvent exister, ou survenir, entre gradés. Aujourd'hui il semble, effectivement, que l'étoile du Colonel ne soit pas au firmament. Nos officiers ne se privent pas de critiques acerbes. Il semble que les préparatifs aient singulièrement manqué de discrétion. Le matériel de la marine est resté plusieurs jours dans le port. Il était donc évident, pour de bons observateurs, qu'il y allait y avoir un débarquement. D'autre part, pourquoi avoir voulu faire bande à part ? La difficulté de la région aurait nécessité bien plus que les seuls effectifs d'un Bataillon, fut-il de Corée. L'aide de la 13^{ème} DBLE, avec qui nous travaillons souvent, aurait sans doute permis de verrouiller les lieux de façon bien plus efficace. ...

L'explication véritable, à cet échec, nous l'aurons vers le 22 mars, date à laquelle nous apprendrons la désertion de 9 harkis de CHERAÏA. C'est justement de cette harka, bourgade proche de COLLO, que nous était parvenu le renseignement concernant l'infirmerie fell.

Il n'est pas difficile d'imaginer que « **le ver était dans le fruit** ».

A la suite de cela, nous sommes retournés, en plein centre du massif, près de KANOUA, un poste aussi sinistre que SIOUAN. Le brouillard, la pluie, le froid, étaient de nouveau présents comme avant cette journée exceptionnelle. Et, comme nous l'avions pressenti, le mois de mars a passé puis celui d'avril était bien entamé que nous étions toujours à grenouiller dans la région.

Puis, brusquement, nous quittons le massif (et nous n'y retournerons jamais) pour aller occuper la place de la Brèche (la place centrale de CONSTANTINE). C'est, là, que notre vocabulaire s'enrichira d'un nouveau mot : **PUTSCH**.

Comme diront certains : « **C'était le début du commencement de la FIN** ».

Louis-René THEUROT.